II

L'EMPEREUR ET L'ARMÉE ROMAINE
(31 av. J.-C. — 235 ap. J.-C.)

par P. Le Roux
Professeur à l'Université de Toulouse II
5, allées Antonio Machado, 31058 Toulouse, Cedex

A propos de : J. B. Campbell, *The Emperor and the Roman Army 31 B. C.-A. D. 235* : Oxford, Clarendon Press, 1984, xx-468 pages.

Le livre de Campbell correspondait assurément à une attente. Depuis quelque temps, les travaux sur l'histoire politique de l'Empire tendent à privilégier l'étude du pouvoir impérial replacé dans l'ensemble de la construction impériale. Gouverner l'Empire Romain, le gérer, qu'est-ce que cela voulait dire? Quel travail était celui de l'empereur, quelles tâches exerçait-il effectivement et était-il en mesure d'exercer? L'ouvrage provocant de F. Millar sur la gestion patronale de l'*imperium* Romain[1], dont se réclame Campbell, éclaire le mieux, dans la production de la dernière décennie, ces préoccupations. Il néglige cependant la question militaire, paradoxalement. Le champ était donc libre pour une réflexion sur le thème de l'armée.

Il s'agit bien d'une synthèse dont le sujet est en fait l'empereur : « la loyauté du soldat ou comment ne pas perdre la confiance de l'armée » pourrait être un sous-titre. L'*imperium* était, en effet, une autocratie militaire qui n'imposait pas, nous dit l'auteur, à l'empereur d'être un guerrier ou d'avoir des qualités militaires et qui ne l'obligeait pas, au contraire, à se croire contraint de gouverner en autocrate. Le titulaire du pouvoir devait tenir compte des ordres de la noblesse (sénateurs et ordre équestre), dont il partageait la culture, capables de rivaliser avec lui dans certaines conditions et des troupes constituées d'hommes issus des basses classes, manipulables, sensibles à leurs intérêts immédiats et violents. La tâche était intimidante et difficile pour ne pas dire insurmontable : face aux dangers multiples il fallait « tenir le loup par les oreilles » (Suétone, *Tib.*, 25, 1) pour un résultat qui n'était pas évident : *omnia fui et nihil expedit* aurait dit Septime Sévère (S. H. A., *Vit. Sev.*, 18, 11). Cette conclusion (p. 427), plus désabusée que pessimiste, insiste sur la part de la personne et de la personnalité impériale et sur sa capacité à maîtriser le jeu des forces politiques de l'Empire. Tout au long de la démonstration, l'idée générale de tel ou tel chapitre est soumise au verdict chronologique de la succession des règnes. Septime Sévère a-t-il été l'inventeur de la monarchie militaire? Est-ce bien sous son règne qu'il y a eu quelque chose de changé dans les relations entre l'empereur et l'armée?

1. F. Millar, *The Emperor in the Roman World*, Londres, 1977. Parmi les nombreux comptes rendus, on verra celui de K. Hopkins, *J. R. S.*, 1978, p. 178-186.

CAMPBELL vise ouvertement une histoire concrète, mesurée à l'aune des faits attestés et de l'évolution.

Quatre parties d'importance inégale se partagent le livre : « l'association de l'empereur et de son armée » qui insiste sur les liens directs entre le chef et ses armées (p. 15-204) ; « le soldat et la loi » où l'on trouve rassemblées des données souvent moins présentes (voire absentes) dans les ouvrages des historiens sur l'armée romaine (p. 205-314) ; « l'organisation des commandements militaires » marquée par la question, familière à l'auteur, des *uiri militares* (p. 315-362) ; « l'empereur, l'armée et la *res publica* » qui évalue le rôle politique de l'armée (p. 363-414). Dans un « prologue », sous le titre « le soldat romain », CAMPBELL définit l'héritage d'Auguste en matière de traitement de l'armée et ses implications au fur et à mesure de l'évolution jusqu'en 235 (p. 1-14). L' « épilogue » (p. 415-427) propose un bilan. Trois appendices (p. 429-445) complètent les analyses juridiques et traitent du rôle judiciaire des centurions (I), de la liste des rescrits impériaux, décelables dans le *Digeste* et le *Code Justinien*, adressés à des militaires (II), du mariage et des privilèges légaux au moment du congé (III). Une bibliographie assez abondante et des *indices* achèvent l'ensemble.

On ne peut pas parler, au vu de la matière, de nouveauté du livre, mais il convient de souligner l'abondance des remarques personnelles qui tiennent à la fidélité au point de vue choisi et qui proposent un autre éclairage, une autre appréciation de faits laissés dans l'ombre ou interprétés le plus souvent de manière différente par l'historiographie. L'étude des rapports entre l'empereur et son armée sont l'occasion de rappeler l'importance du *sacramentum*, mais aussi de le distinguer du serment exigé des civils. Si le terme de *commilito* a été revendiqué par la plupart des empereurs, il ne faut pas croire qu'il impliquait l'obligation pour l'empereur de diriger personnellement une armée. Quand il conduisait une campagne l'*imperator* ne participait pas à la bataille et l'*adlocutio* valait moins par son contenu que par le fait qu'elle mettait l'empereur en présence des troupes. Aucun des princes n'abusa vraiment des surnoms honorifiques pour ses troupes ou pour lui-même et ce sont les *imagines* qui témoignaient de l'association étroite de l'empereur et des soldats, bien plus sans doute que les fêtes, pourtant nombreuses, dont la valeur religieuse était moindre que l'occasion d'une détente et d'un festin. Il ne faudrait pas surestimer non plus le rôle des centurions — dont la carrière se déroulait presque toujours hors de l'intervention personnelle de l'empereur — à l'occasion des crises, dans un sens ou dans l'autre. La garde prétorienne, chargée de la sécurité de la personne impériale, était, pour cette raison, mieux traitée que les autres corps de troupes ; elle n'était pas un corps d'élite au sens militaire du terme et son influence politique n'était pas supérieure à celle des légions. Les acclamations, les surnoms géographiques obtenus sur le champ de bataille, les triomphes, les symboles monétaires, les sculptures, les rapports au Sénat constituaient autant de moyens, largement utilisés, de manifester l'autorité unique des empereurs sur les troupes.

La responsabilité de l'empereur était particulièrement engagée quand il s'agissait du domaine matériel. La sécurité du soldat sur ce plan était consi-

dérée comme un juste retour du long dévouement au service de l'empereur et la solde, les *donatiua* ou les récompenses jouaient un rôle décisif pour s'attacher l'armée, plus que le partage impérial des tâches en campagne. L'auteur pense, avec d'autres, que les *donatiua* pesaient davantage que la solde pour assurer l'aisance matérielle du *miles*, mieux loti que la moyenne des civils. Il n'est pas étonnant que ces distributions périodiques aient été de plus en plus lourdes pour les finances impériales et que le coût de l'armée se soit reporté sur les civils des provinces de façon excessive. La *militia* mettait assurément le soldat à l'abri des surprises et les chances de promotion ne pouvaient qu'ajouter à l'aisance relative. L'enrichissement de l'armée était incontestablement une arme politique que les empereurs utilisèrent plus ou moins selon les circonstances, en veillant, comme Septime Sévère, à ne pas relâcher pour autant la discipline. Cependant l'argent finit par avoir raison de la fidélité et de la loyauté ; à la fin de l'époque sévérienne le soldat se comportait plus que jamais en mercenaire. La pratique des décorations, quant à elle, n'autorisait que rarement l'empereur à se rapprocher personnellement des soldats. Il déléguait son autorité, issue de ses *auspicia*, à un commandant le plus souvent, surtout s'il n'était pas présent à la guerre.

Responsable de la qualité de son association avec l'armée, l'empereur était aussi responsable de la situation légale du *miles* en service. Celle-ci était assortie de nombreux privilèges destinés à attirer des volontaires pour une carrière longue et coûteuse sur le plan personnel. Les privilèges en matière de testament et de biens acquis au cours du service *(peculium castrense)* se justifiaient par la position dite *rei publicae causa absens*. Le soldat échappait à la *patria potestas*, ce qui n'était pas le cas d'un légat consulaire. Face à la justice, le militaire jouissait d'une grande protection liée à son statut lorsqu'un conflit l'opposait à un civil. Les abus n'étaient pas rares qui ne pouvaient qu'aggraver encore l'image du soldat oppresseur. L'empereur se faisait aussi volontiers l'écho des requêtes des soldats, comme en témoigne la proportion importante de rescrits destinés à des militaires. Mais, s'il est vrai qu'ainsi le soldat pouvait plus facilement que d'autres atteindre personnellement l'empereur, il ne lui était pas systématiquement donné raison, même à partir de Septime Sévère. A l'intérieur même de l'armée, la loi militaire, visant au respect de la *disciplina*, connut des fluctuations selon les empereurs, comme le révèle la question du mariage des soldats liée elle-même à la nécessité de préserver la disponibilité à combattre des unités. La même variation, excepté en temps de guerre, apparaît à travers le problème de la désertion ; la camaraderie devait être, en revanche, systématiquement préservée et encouragée ; le congé pour blessure ou maladie fut, semble-t-il, traité avec équité et le *causarius*, malgré la distinction officielle, était en fait assimilé à un *missus honesta missione*.

Les officiers sénatoriaux étaient des concurrents potentiels des empereurs. Il convenait de les choisir soigneusement : la spécialisation militaire n'a cependant pas existé, même pour les *equites*. Campbell tient, on le savait, les *uiri militares* pour un mythe forgé par la prosopographie au même titre que la notion de spécialisation des carrières en général. Le patronage et la

faveur impériale jouaient le rôle principal dans le succès même si le mérite et l'expérience ne pouvaient que le faciliter. Il n'y a pas là de contradiction avec le fait, de simple bon sens, qu'en temps de guerre on ait privilégié les plus aptes et les plus empressés à se battre. Quoi qu'il en soit de leur attitude à l'égard des mérites individuels, aucun des empereurs ne pouvait se désintéresser de la défense et de la sécurité de l'Empire ; il se devait donc d'utiliser les sénateurs disponibles, indépendamment de l'état de leurs relations avec le sénat. En fait, CAMPBELL pense que les empereurs n'eurent pas toujours à leur disposition les compétences qu'ils souhaitaient et qu'ils adaptèrent leurs choix en fonction des hommes. Les auraient-ils eues qu'ils ne leur auraient de toute façon pas permis d'épanouir leur talent ou de développer leur goût pour la chose militaire. La gloire militaire était l'apanage de l'empereur et les grandes opérations étaient rarement dirigées par d'autres que lui-même ou des membres de sa famille. Les ambitions des autres étaient canalisées quand elles étaient efficacement utilisées.

C'est que l'armée était une force de désobéissance permanente potentielle. L'enjeu était d'autant plus décisif qu'il n'existait pas de légalité constitutionnelle et que la recherche par le prince du soutien du sénat et du peuple répondait à des mobiles politiques et idéologiques, privés qu'ils étaient de moyens efficaces pour contrarier la volonté des armées. Le sénat ne prisait pas nécessairement les *imperatores* dénués de qualités militaires et le thème de leur *uirtus*, réelle ou supposée, nourrissait la propagande sénatoriale. L'échec de la politique orientale de Trajan fut ainsi contourné et travesti en glorieuse réussite parce que le *princeps* — *optimus* pour d'autres raisons que militaires — ne pouvait avoir échoué. Parallèlement, Septime Sévère ne fut pas l'instigateur « inconscient » d'une monarchie militaire, comme on l'a trop dit. L'empereur africain ne négligea aucun des soutiens indispensables à l'exercice traditionnel du pouvoir ; il comprit simplement que le soutien des armées était la garantie d'un règne sans gros soucis quant à sa sécurité personnelle.

En somme, chaque empereur fut, selon CAMPBELL, à une ou deux exceptions nuancées près, soucieux de la tradition, de la loi et des principes fondamentaux de la *res publica* échafaudée par Auguste. Il lui fallut en tant que chef incontesté des armées affronter l'inconstance et les caprices de la fortune militaire. Tibère fut sans doute le plus sage, Domitien le plus imprudent, Marc Aurèle le plus juste. Septime Sévère fit preuve de clairvoyance, Caracalla fut ironiquement puni de son amour excessif pour l'armée et Sévère Alexandre manqua toujours de l'autorité nécessaire. Le successeur Maximin combattit le premier à la tête de ses troupes et ce fut là la première vraie rupture.

Il est un peu décevant peut-être de constater que ce livre aboutit finalement et principalement à forger une image psychologique des empereurs à travers leur politique militaire, image un peu grise au demeurant. Entre la peur, le refus ou l'appréciation réaliste de leurs devoirs, les empereurs manquent de caractère et de dynamisme. La lecture du livre n'appelle que rarement l'enthousiasme malgré l'impression d'un travail propre. Souvent

la démonstration hésite, revient en arrière, accumule les rubriques sans en oublier une seule et laisse malgré tout un goût d'inachevé. Je me suis naturellement interrogé sur cette contradiction, fondamentale et peu explicable de prime abord, entre un texte où l'on trouve à peu près toutes les données de la question militaire abordées de manière concrète et un sentiment tenace de n'avoir, au bout du compte, que trop peu appris. Le fait est d'autant plus surprenant que l'érudition est très présente sans être étouffante, que les erreurs ou les maladresses ne sont pas, si j'ose dire, légion[2], que l'histoire politique du Haut-Empire est conçue de façon ouverte et approfondie. Il y a plus. Les idées de CAMPBELL mettent bien en valeur la nécessité d'établir un certain nombre de présupposés essentiels quant à l'administration, la vie politique, la nature du pouvoir et de la gestion des empereurs. Il était important de tenter de remettre l'armée à sa place. Alors pourquoi une attente en partie déçue? L'auteur n'aurait-il pas su « *lupum auribus tenere* »?

Si le sujet n'est pas en effet classique a priori, puisqu'on nous dit d'entrée que personne auparavant n'a tenté une étude cohérente sur l'importance politique de l'armée romaine impériale et sur ses relations avec l'empereur, il n'en va pas de même du traitement et du contenu. CAMPBELL admet avec une pointe de provocation, qu'il entend proposer une analyse des sources antiques indépendamment des travaux de seconde main (p. VIII). Soit. Mais à la lecture on note que les sources en question sont surtout les sources narratives et juridiques classiques, c'est-à-dire Plutarque, Tacite, Suétone, Pline le Jeune, Dion Cassius et Hérodien sans oublier Arrien, l'Histoire Auguste, Végèce, Aurelius Victor, Gaius et le Code Justinien ou le Digeste. S'il nous est dit que ce matériel n'est pas toujours suffisant ou satisfaisant, il est rarement cité et présenté de manière critique et autrement que pour illustrer tel ou tel point général. Je ne suis pas loin de penser qu'il y a du parti pris dans cette manière de voir et de faire, particulièrement à l'égard de l'épigraphie, paradoxalement absente quand on sait combien elle contribue à la connaissance de l'armée. La même attitude apparaît à l'égard de la bibliographie. Malgré l'affirmation initiale, onze pages environ d'ouvrages et d'articles sont offertes (p. 446-457), mais la plupart en langue anglaise (plus encore dans les notes infrapaginales) et dans une mesure moindre en langue allemande. Que penser, dans ces conditions, des développements sur l'aisance matérielle du soldat, sur les *praemia* et sur les *donativa* alors que ne sont mentionnés ni les Colloques sur les dévaluations ni celui sur *Armées et Fisca-*

2. Il convient de noter qu'on ne peut pas toujours contrôler aisément la justesse des analyses faute de citation du texte invoqué, malgré un effort sur ce plan pour la partie juridique en particulier. On discutera certainement l'interprétation de Pline le Jeune, X, 52, à propos du *sacramentum* : elle paraît forcée. C'est sans doute au manque de goût pour l'épigraphie qu'il faut attribuer l'erreur, ordinairement peu répandue, qui consiste à rapporter aussi le surnom *Felix* de la légion *VII Gemina* à Septime Sévère (p. 91) : seules les unités créées par Vespasien portent ce surnom qui revient à cet empereur. J'ajouterai encore une marque d'imprudence à propos de l'exclusion des enfants du bénéfice des diplômes militaires sous Antonin le Pieux : *there is little new to be said* (p. 444). Les travaux récents de M. ROXAN montrent que ce n'est pas tout à fait vrai.

lité pourtant accessibles avant ou dès 1980[3]? CAMPBELL pratique une sélection qui ne dit pas toujours son nom ou qui est souvent injustifiée.

Cet « état d'esprit » est peut-être ce qui permet de rendre compte de la gêne éprouvée durant la lecture. Il est certes légitime, mais aussi très ambitieux, de chercher à tout redécouvrir par soi-même et de proposer *sa* lecture positive des faits connaissables en donnant à penser que la nouveauté et le caractère convaincant éclateront à l'évidence. Car, je l'ai suggéré, tout le monde ne sera pas d'accord sur la définition des sources (antiques ou non), sur la manière dont il *faut* ou dont on *peut* les lire à plus forte raison sur leur interprétation en fonction du propos recherché. Je ne suis pourtant pas de ceux qui n'accordent pas d'intérêt à toute tentative pour mieux saisir la distance qui pouvait séparer les sociétés antiques des nôtres tout comme je ne crois pas appartenir à la catégorie de ceux qui pourraient penser qu'il n'y a plus grand chose à dire sur certains sujets et que la nouveauté tient d'abord à la nouveauté du domaine exploré ou de la source. Toute histoire est contemporaine en ce qu'elle s'inscrit dans une culture vivante et en devenir et en ce sens le livre de CAMPBELL rompt avec des travaux traditionnels fondés sur la philologie et les sources juridiques classiques. Mais la question ne peut s'arrêter en si bon chemin. Est-ce ainsi aujourd'hui que l'on doit écrire l'histoire et particulièrement l'histoire ancienne? est-ce ainsi que nous ferons le mieux et le plus efficacement fructifier un héritage difficile à gérer aujourd'hui? Sans doute qui aura lu le livre ou — je l'espère — aussi mon résumé pourra penser que tant qu'il y aura des esprits aussi ingénieux que celui de CAMPBELL il y aura des beaux jours pour l'histoire ancienne. Ce serait négliger l'existence d'écoles dans le champ historique et le caractère souvent artificiel des oppositions mises en exergue entre elles. Car le livre ici commenté ajoute le paradoxe au paradoxe. Derrière la revendication de la liberté de l'historien et du respect nécessaire de ses conceptions il nous est imposé une façon d'écrire l'histoire qui serait seule efficace et débarrassée de préjugés de toute sorte. Je ne fais pas un procès d'intention, je n'exprime pas même une impression, je lis simplement ce qui est écrit p. VIII : « my intention is to place the picture produced by the ancient sources in as pure and clear a light as possible and not suffuse with lengthy reviews of secondary litterature and discussion of points of detail ». Je ne sais s'il est possible de désigner cette attitude sous le nom d'empiro-positivisme?

L'empereur n'était jamais aussi bien préservé du côté de l'armée que lorsqu'il était en bons termes avec le sénat et les ordres supérieurs. C'est là un thème banal des sources et aussi un thème banal des histoires de l'Empire romain. Il y avait ainsi d'un côté l'empereur et la noblesse impériale détentrice de la culture et du pouvoir et de l'autre le soldat, pauvre et peu cultivé en raison de son origine sociale, incapable de faire preuve de conscience politique et de se révolter sans l'aide de ses supérieurs. Cette idée est répandue

3. *Les dévaluations à Rome, 1 (13-15 novembre 1975)*, Rome, 1978 ; 2 *(Gdansk, 19-21 octobre 1978)*, Rome, 1980. *Armées et Fiscalité dans le monde antique (Paris, 14-16 octobre 1976)*, Paris, C. N. R. S., 1976. J'ajouterai aussi le trop petit nombre de références à M. DURRY, *Les cohortes prétoriennes*, Paris, 1938, au sujet du prétoire.

aussi chez les historiens anciens. La personne impériale était donc bien le centre de la vie politique et il était légitime de souligner pour commencer cette position au point d'équilibre à travers la question de l'association de l'empereur et de son armée.

Pour avoir valeur de démonstration ce raisonnement, plus théorique qu'il n'y paraît, aurait dû s'intéresser aux travaux remarquables des archéologues des camps, mais aussi aux entourages impériaux, aux soldats concrets, à la diversité des armées cantonnées dans des régions et des provinces très différentes, aurait dû également ne pas faire comme si les armées n'étaient que des machines à faire la guerre civile ou extérieure. Il est une fois encore paradoxal que CAMPBELL qui refuse la spécialisation militaire des officiers l'ait acceptée pour les unités. On cherchera en vain une étude approfondie du *comitatus*, comme on ne trouvera qu'une justification rapide de l'absence d'une étude de la mentalité des soldats par l'idée que les sources interdisent de la connaître. Il est étonnant de constater que tout se passe dans le livre comme si l'armée romaine n'avait pour ainsi dire pas changé pendant ces 265 années et comme si les empereurs n'avaient cherché — et avaient finalement réussi — qu'à maintenir le statut du soldat dans l'intérêt de leur pouvoir. Mais on ne comprend plus comment sont nées cependant les révoltes, on ne sait plus pourquoi le recrutement a évolué, pourquoi il y a eu exactement des guerres civiles, pourquoi les soldes ont dû augmenter selon des rythmes irréguliers, pourquoi les centurions ont été appelés à jouer un rôle judiciaire, pourquoi le soldat pouvait apparaître comme un oppresseur? L'Empire romain était constitué d'ensembles provinciaux et le soldat était un élément de la société provinciale, ancré en elle avec ou malgré ses privilèges, avec ses tâches multiformes qui n'étaient pas toutes, loin de là, guerrières. Insister longuement sur des problèmes depuis longtemps débattus ou décrits comme le *sacramentum*, l'*adlocutio*, les titres et les honneurs militaires de l'empereur, c'était se priver de la possibilité d'évaluer des données pourtant moins difficiles à jauger mais peut-être plus lourdes que celles-là. Il n'est pas probant de s'en tenir à des généralités sur le comportement du soldat quand aucune analyse digne de ce nom de la religion militaire n'est présentée, quand le culte impérial dans l'armée ne donne lieu à aucune illustration et réflexion systématique. L'armée, en l'absence de centres spécialisés de formation, était une « école » d'administration, un lieu d'échanges et de discussions politiques, une société où se forgeait une culture au fur et à mesure des années et des promotions. L'armée était une institution et un instrument lié à une province et la place de ces provinces a changé. A partir du moment où CAMPBELL entendait écrire une histoire politique au sens plein du terme de l'Empire, il aurait fallu tenir compte de façon minutieuse de toutes ces données. Il est vrai qu'alors les seuls textes traditionnels ne suffisaient pas.

La coupure chronologique retenue est 235, au nom de la continuité. L'ouvrage illustre l'ambiguïté d'un tel concept que j'ai moi-même utilisé et qui me paraît de plus en plus inadéquat. La continuité, quand elle est celle de la psychologie individuelle, n'a pas grande efficacité pour l'historien. Quand elle est celle d'institutions ou de traditions, elle ne nous éclaire guère sur les réalités, même durables et profondes. Si nous voulons dépasser le

stade un peu vain de la description ou de l'illustration nous devons confronter les structures et les hommes sans privilégier systématiquement les unes ou les autres. J'ai volontairement mis l'accent sur les questions fondamentales d'un livre qui suscite aussi de nombreuses discussions de détail. Le titre est trompeur et l'étude n'est en réalité que l'inventaire des attitudes des empereurs face au problème que leur poserait l'armée. On ne peut même pas parler d'une analyse des conduites au sens de la sociologie que CAMPBELL n'utilise pas. J'ai le sentiment d'être confronté, au fond, à l'aporie suivante : décrire des actes et des décisions avec des discours qui pour être plus proches du vécu antique n'en restent pas moins des discours. Je ne nie pas qu'il soit utile et parfois fructueux de « traduire » pour le présent cette dimension qui appartient à part entière au travail de l'historien. Mais il serait dommage de le limiter systématiquement à cela et de paraître ignorer que même en ce domaine nos études sont interdépendantes et pleinement solidaires de toutes les autres : c'est le prix d'une recherche vraiment « naïve ».

Les réserves que j'ai émises sont, on l'aura compris, surtout des regrets. Elles ne doivent pas ternir l'image d'un livre habile et personnel, qui rendra de nombreux services à des publics divers.